

La Rou de

7 lieux

Musée des Beaux-Arts de Rouen
Musée de la Céramique
Musée des Antiquités
Fabrique des Savoirs
Musée Le Secq des Tournelles
Musée Industriel de la Corderie Vallois
Jardin des Plantes

Dossier de presse

14 artistes

Malala Andrialavidrazana, John Akomfrah,
Patrick Carpentier, Aurélien David,
Mehryl Levisse, Ndary Lô, Jonathan Loppin,
Kokou Ferdinand Makouvia, Studio Marlot
& Chopard, Keita Mori, Pusha Petrov,
Charlotte Salvanès, Keen Souhlal,
Julie Tocqueville

EXPOSITION

11 JUIN 2021 • 20 SEPTEMBRE 2021

GRATUIT

La Ronde #5

La Ronde, rendez-vous annuel pour l'art contemporain dans les musées, revient du 11 juin au 20 septembre 2021 pour une 5^e édition pleine de nouveautés! La Ronde se tiendra désormais l'été, de sorte que les installations seront visibles pendant trois longs mois dans les musées et leurs jardins!

La Ronde est l'occasion de visiter six musées de la RMM et plus globalement, d'ouvrir une fenêtre sur l'art contemporain. En 2021, outre les six musées métropolitains, le parcours de La Ronde vous conduit au Jardin des plantes, qui participe pour la première fois à l'opération. Cette année, l'appel à projets a permis de sélectionner onze artistes parmi les quelque cent cinquante dossiers reçus. S'y ajoutent trois artistes contemporains africains, dans le cadre de la saison Africa2020 (partenariat avec YCOS-Project).

Commissariat :

Sylvain Amic, Conservateur en chef, Directeur de la Réunion des Musées Métropolitains Rouen Normandie

Joanne Snrech, Conservatrice du patrimoine

Florence Calame-Levert, conservateur en chef, Collections Art Moderne et Contemporain, Musée des Beaux-Arts de Rouen

Yves Chatap (YCOS-project),
commissaire associé pour Africa2020 La Clairière d'Eza Boto

Ami Barak, commissaire d'exposition et critique d'art,
membre du jury de sélection des artistes

**Chère Madame,
Cher Monsieur,**

La Ronde, rendez-vous annuel pour l'art contemporain dans les musées, revient du 11 juin au 20 septembre 2021 pour une 5^e édition pleine de nouveautés !

En cinq ans à peine, *La Ronde* est devenue le rendez-vous incontournable des arts contemporains sur le territoire de la Métropole Rouen Normandie. Vitrine du dynamisme de nos musées et de leur capacité à sans cesse se réinventer, miroir aussi de la créativité des acteurs locaux et de la belle curiosité d'un public diversifié, *La Ronde* rayonne désormais bien au-delà de nos frontières métropolitaines.

Née en 2017 dans le giron de la toute nouvelle Réunion des Musées Métropolitains (RMM), *La Ronde* a une vocation joyeuse : ouvrir grand nos portes, nos yeux et nos oreilles, nous emporter dans le flux des propositions artistiques – d'une institution à l'autre –, sans autre boussole que celle de la curiosité, du plaisir vivifiant de la découverte !

La Ronde fédère un réseau de professionnels engagés qui ne cesse de croître au fil des années, qu'ils soient implantés dans le voisinage immédiat (Frac Normandie-Rouen, Le Shed, Centre photographique de Rouen Normandie, Hangar 107, Centre d'art contemporain de la Matmut...), ou à Paris et au-delà de nos frontières nationales. *La Ronde*, c'est aussi l'éclectisme des propositions artistiques (vidéo, volume, peinture, performance...) avec de plus en plus d'acteurs engagés dans l'exploration des limites disciplinaires. C'est le cas cette année, notamment avec l'artiste rouennaise Julie Tocqueville, le Belge Patrick Carpentier ou bien encore le Japonais Keita Mori. *La Ronde*, c'est aussi de grandes voix féminines du monde de l'art avec ces dernières années Esther Ferrer, Valérie Belin, Rina Banerjee, Ann Veronika Janssens, et bien d'autres... *La Ronde*, c'est encore de jeunes artistes de la scène émergente tel que Simon Boudvin, présenté en 2018, et aujourd'hui pensionnaire à la prestigieuse Villa Médicis à Rome.

Nous sommes fiers de vous présenter ce rendez-vous annuel, après de si longs mois de fermeture. La Métropole Rouen Normandie met tout en œuvre pour vous préparer un été culturel, sous le signe des jours heureux retrouvés !

Chaleureusement à vous,
Nicolas MAYER-ROSSIGNOL
Président de la Métropole Rouen Normandie

Laurence RENO
Vice-Présidente de la Métropole Rouen Normandie
en charge de la Culture

Ce qu'il reste de l'art

À la fin de sa vie, Goethe revient sur son Faust pour lui ajouter un long développement où sont convoqués à la fois l'écho de la mythologie grecque et celui des temps modernes. C'est ainsi que dans ce grand poème situé en plein gothique tardif apparaît l'antique Hélène, celle dont le rapt fut la cause de la guerre de Troie. Parmi les manuscrits de l'acte III, « l'acte d'Hélène », figure au verso d'un feuillet un poème énigmatique, *Der Bräutigam* (Le marié), probablement écrit vers 1824. Dans ce court texte de quatre quatrains, Goethe semble raviver le souvenir d'un amour de jeunesse, celui d'Anna Elisabeth (Lili) Schönemann, avec qui il fut engagé quelques semaines avant de devoir rompre ses fiançailles, cédant aux pressions familiales. Comme régénéré par l'évocation de la beauté d'Hélène, Goethe, après avoir évoqué les tourments et les transports de cet amour perdu, conclut sur un vers méditatif : « Wie es auch sei, das Leben, es ist gut. »

Cette formule ramassée, que l'on peut traduire par « Quoi que ce soit, la vie, elle est bonne », ou encore « Quelle que soit la vie, vivre est bon », vient à l'esprit alors qu'est mis sous presse ce cinquième volume de *La Ronde*, et qu'à travers la noirceur de ces temps dramatiques apparaît la possibilité d'un rétablissement des fonctions vitales du pays. Dans la distance du regard rétrospectif de Goethe, qui n'ignore rien des drames traversés, quelque chose d'apaisé vient poser, sur le spectacle de la vie, un baume. Comme celui des oiseaux migrants, le retour des artistes est l'indice d'un imperceptible changement, une annonce des jours meilleurs.

Publié en 1829, le poème de Goethe est resté longtemps ignoré avant de connaître au XX^e siècle de nombreuses exégèses. Dès 1878, Nietzsche en reprend le dernier vers dans son ouvrage *Humain, trop humain*. Un livre pour esprits libres : la fiancée perdue de Goethe devient pour le philosophe la métaphore de la fonction religieuse ou métaphysique dont l'art, à ses yeux, est désormais dépouillé. Quelle place reste-t-il à l'art, s'interroge-t-il alors ? « Avant tout, il a enseigné, des millénaires durant, à considérer la vie sous toutes ses formes avec intérêt et avec plaisir et à pousser notre sentiment jusqu'au point où nous finissons par nous écrier : *Quoi que ce soit, la vie, elle est bonne.* »

L'art donc aura permis à Goethe de surmonter la perte de ce premier – et dernier – amour, et de continuer à vivre. De même, *La Ronde*, qui fait entrer l'art et les artistes d'aujourd'hui dans les musées, nous invite à y ramener la vie et dissiper les ténèbres où nous étions plongés. Ce qu'il reste de l'art, c'est beaucoup.

Sylvain AMIC
Conservateur en chef
Directeur de la Réunion des Musées Métropolitains Rouen Normandie

Le 9 mai 2021

Malala Andrialavidrazana

En partenariat
avec YCOS-Project
Africa2020 - La clairière
d'Eza Boto

Née à Madagascar avant de s'installer à Paris à l'âge de douze ans, Malala Andrialavidrazana alimente sa pratique en se déplaçant d'un territoire à l'autre.

Par le biais du médium photographique, elle interroge les barrières et les interactions au sein de contextes interculturels, en naviguant rigoureusement entre sphères privées et considérations globales pour explorer les imaginaires sociaux. Au fil du temps, elle a inventé un langage dont l'approche est résolument tournée vers l'histoire, tout en témoignant d'un engagement profond à l'égard des enjeux et progrès contemporains. S'appuyant sur des recherches bibliographiques et archivistiques approfondies, ses compositions visuelles ouvrent la possibilité de formes alternatives de narration et d'élaboration de l'histoire.

Diplômée de l'École Nationale d'Architecture de Paris-La Villette (1996), Malala Andrialavidrazana regarde le monde en trois dimensions et utilise des images pour créer de nouvelles formes de circulation.

Figures, 2015-2021

Impression pigmentaire ultrachrome sur papier

Malala Andrialavidrazana initie la série *Figures* en 2015. Ces collages numériques imprimés sur papier ont toutes pour point de départ des cartes géographiques. Outil de propagande en faveur de l'expansion coloniale en son temps, l'atlas a largement diffusé ses stéréotypes. L'artiste y superpose des images qui, si elles frappent par leur diversité, ont pour point commun leur lien au pouvoir : billets de banques, timbres-poste, illustrations tirées d'encyclopédies...

Malala Andrialavidrazana, qui a par ailleurs longuement pratiqué la photographie, fait moisson d'images sur les marchés aux puces, sur Internet, dans ses archives familiales parfois et au gré de ses rencontres personnelles. Elle travaille ensuite sur ordinateur avec des calques numériques, établit les dimensions de l'œuvre finale. Celles-ci sont généreuses comme le sont les dimensions des cartes autour desquelles on se réunit afin d'établir une connaissance commune, de partager l'état des choses et l'usage du monde.

Malala Andrialavidrazana ne fait pas un cours d'histoire ni de géopolitique, pas plus qu'elle ne prend la parole pour condamner. Le seul et unique camp de l'artiste est celui de la fascination pour la puissance de l'image et de l'humanité. Son principe : la liberté. Son jeu : la mise à mal tous les ethnocentrismes.





Musée des Beaux-Arts de Rouen

John Akomfrah

En partenariat
avec YCOS-Project
Africa2020 - La clairière
d'Eza Boto

Les œuvres filmiques de John Akomfrah, artiste, réalisateur, écrivain et scénariste anglais et originaire du Ghana, sont reconnues parmi les plus rigoureuses réflexions sur la culture et les diasporas des pays du continent africain en Angleterre et dans le monde. Son travail a d'abord émergé avec le Black Audio Film Collective (1982-1998), groupe dont il est membre fondateur, créé en réponse au climat de racisme et de brutalités policières rendu visible par les émeutes de Brixton en 1981. Ce groupe de jeunes artistes anglais, noirs et issus de diasporas, a contribué à faire émerger de nouvelles voix dans le cinéma anglais et à repenser le documentaire en employant un ton poétique et des expérimentations de montages mêlant archives, interviews et collages sonores.

Depuis les années 1980, l'artiste John Akomfrah n'a cessé d'explorer le médium cinématographique à travers des installations vidéo aussi vertigineuses qu'hypnotiques. Né à Accra au Ghana, ayant grandi et fait ses études à Londres, les thèmes de l'immigration, de l'exil et de la mémoire sont au cœur de sa démarche artistique.

On en retrouve les traces dans *All That is Solid* : le spectateur se trouve immergé dans un flot d'images et de sons, comme projeté dans un flux de conscience. Dans ses films, John Akomfrah juxtapose des images de différentes natures : extraits de films d'archives, de reportages documentaires et scènes tournées par ses soins se suivent sans rapport apparent les uns avec les autres. À bien y regarder pourtant, ces séquences agissent comme autant de réminiscences : elles nous semblent à la fois familières et détachées du réel, à la fois anciennes et actuelles. Une narration se tisse ainsi entre passé et présent, entre fiction et imaginaire, à l'image du fonctionnement de la mémoire humaine.

C'est en particulier la mémoire des sons et des voix que l'artiste interroge ici. « Où vont les voix après qu'on les ait entendues ? » se demande un enfant au début du film. Les sous-titres et le reste de la vidéo tendent à apporter une réponse : elles ne laissent aucune trace, ils disparaissent et se perdent dans l'écho, à l'image de ce brouillard qui semble progressivement envahir les espaces que nous avons devant les yeux.



Musée des Beaux-Arts de Rouen

Patrick Carpentier

Avec le soutien
de Wallonie-Bruxelles
International et de la
Fédération Wallonie-Bruxelles

La couleur seule, 2021 — Impression sur papier offset

Graphisme : Isabel Debry

Patrick Carpentier propose ici une pièce singulière. Si celle-ci a pour point de départ les collections patrimoniales, elle s'inspire également de la fonction d'usage du musée en impliquant les visiteurs dans l'activation de l'œuvre. L'artiste invite en effet le public à s'approprier les affiches réalisées. L'œuvre se disperse donc, fragment par fragment, en même temps qu'elle s'étend en dehors des limites du musée, constituant un réseau d'usages et de réappropriations, irréductibles aux intentions de l'artiste.

Patrick Carpentier a choisi trois tableaux de la collection : *La Vierge entre les vierges* de Gerard David (1509), *Fleurs dans une corbeille* d'Élise Bruyère (1833) et *l'Autoportrait* d'Eugène Delacroix (vers 1818).

Recadrées et privées de leurs couleurs, ces images s'appréhendent telles des surfaces concrètes, rythmées par les dégradés de gris et le pur tracé des formes. La présence très forte des bandes colorées trouble et déroute.

Son intervention dans le Musée des Beaux-Arts de Rouen s'inscrit dans une tradition qui, de Michel François à Steve Mc Queen, de Lawrence Weiner à Félix Gonzalez Torres (pour ne citer que ceux qui me viennent directement à l'esprit) attribue au spectateur la possibilité d'une prise en charge de leurs travaux. Par « prise en charge », j'entends la façon très pratique de répondre à l'invitation d'emporter avec soi une production qui ne s'activera réellement qu'à l'occasion de ses reconfigurations hors les murs. Il serait utopique de suivre chaque chemin pris, mais on peut s'amuser à imaginer le destin de chacune de ces images : écornées sur le trajet de retour, animant un espace de travail, exposées dans une cuisine, une chambre ou un salon, collées, punaisées, encadrées... rangées et parfois jetées. L'œuvre n'est pas une somme d'impressions mais un réseau d'usages et de réappropriations, irréductibles aux intentions de l'artiste.

Les affiches réalisées pour ce projet, ainsi que la couverture de la revue, sont constituées chacune d'un détail d'un tableau faisant partie de la collection du musée. Morceaux choisis à rebours d'une identification évidente des artistes et d'une mise en valeur des aspects les plus communément admis comme virtuoses. Recadrées et privées de leurs couleurs, ces images lorgnent vers l'abstraction et s'appréhendent telle une surface concrète, rythmée par les dégradés de gris et le pur tracé des formes. La présence très forte des bandes colorées tient à la fois d'un appât et d'une coupure, d'un assemblage disjonctif et arbitraire qui, littéralement, trouble et déroute.

Extrait du texte de Benoît Dusart, à retrouver dans la revue *La Ronde* #5



Jardin des Plantes

Aurélien David

Né en Picardie en 1983, Aurélien David est un photographe qui pratique le portrait en France et à l'étranger notamment sur son voilier. Après une formation en ethnologie à Amiens et Lyon (2001-2004), il a fait l'école de photographie Icart à Paris (2004-2007). Il a exposé entre autres, à la galerie Super (Paris), la Biennale Mediterranea 16 (Ancône, Italie), le centre de création La Compagnie et Pendant la Nuit de l'Instant (Marseille).

Aurélien David révèle la part de végétal qui vit en nous. Il pose sur ses contemporains le regard d'un « animiste » (croyance selon laquelle les êtres vivants sont considérés tous égaux) et les invite à jouer les protagonistes d'un conte tribal. En portant des masques végétaux, ils se métamorphosent peu à peu en plantes, comme dans un rituel. En photographiant des personnes dans différents pays avec le même protocole, il dessine une fresque universelle, à mi-chemin entre la collection botanique et la photographie expérimentale. Le regardeur est amené à faire ce qu'il nomme un « effort anthropomorphiste », c'est à dire à chercher l'Humain dans le Végétal, comme une invitation à repenser nos liens avec la Nature.

BeLeaf, 2018-2020

Impression jet d'encre sur dibond

Courtesy de l'artiste

Les portraits photographiques issues de la série *BeLeaf* (*Être feuille*) sont réalisés frontalement, sans artifices, comme des portraits anthropologiques. Les traits des visages des modèles apparaissent sur de larges feuilles végétales, lesquelles constituent des supports photographiques, l'artiste ayant utilisé les propriétés photosensibles de la chlorophylle. Le masque végétal monochrome vient ensuite se superposer sur la photographie couleur et l'ensemble est de nouveau photographié.

Sous l'effet de la dégradation chimique naturelle et de la lumière, la photographie végétale va rapidement disparaître. Tandis que, depuis son invention au XIX^e siècle, la photographie tend à pérenniser l'image et alors qu'un portrait doit être éternel, Aurélien David, nous offre une photographie précaire, sinon fugace, en tout cas mortelle. Sa photographie est un *memento mori*.



Mehryl Levisse

Né en 1985 à Charleville-Mézières, Mehryl Levisse est un artiste dont le travail explore les frontières, les enjeux sociologiques et les représentations archétypales du corps, au travers de médiums tels que la photographie, l'installation ou les pratiques performatives. Diplômé d'un master en Théorie et pratique de l'art contemporain et des nouveaux médias, il a fondé en 2011 « Balak – Espace temporaire d'art contemporain » afin de proposer des expositions, projets, rencontres et actions dédiées à l'art contemporain.

Pour l'éternité et un jour, 2020-2021

Technique mixte

Collection Frac Bretagne

Mehryl Levisse poursuit ici son exploration du motif, de la parure et de l'ornement. Il approche dans le même temps les rituels liant les vivants et les morts, les mondes matériel et spirituel.

Optant pour la dissémination d'objets – masques, poupées, mannequins – au sein des vitrines, des alcôves, sur et devant les cimaises, recouvrant en partie les murs et les socles de papiers peints chamarrés, l'artiste transfigure l'espace d'exposition permanent. Avec ces présences inquiétantes, où s'enchevêtrent des références culturelles variées (voodoo antillais, chamanisme, magie noire et croyances animistes), l'artiste marque son territoire. Il agit par infiltration, par contamination. Tels des objets rituels, les créations de Mehryl Levisse semblent devoir réactiver la force spirituelle des objets archéologiques du musée, pour beaucoup issus de contextes funéraires, et qui témoignent tous d'un monde qui n'est plus...

La cloche en laiton moulée à l'effigie de l'artiste et réalisée en scan 3D fait référence aux rites funéraires au sein desquels cloches et bruits ont une place importante. Cette pièce est à rapprocher des grelots qui ornent le costume exposé dans la fosse de la mosaïque et qui évoquent la figure du fantôme errant.



Musée Le Secq des Tournelles

Ndary Lô

En partenariat
avec YCOS-Project
Africa2020 - La clairière
d'Eza Boto

Né en 1961 à Tivaouane (Sénégal), Ndary Lô est mort en juin 2017 à Lyon (France). Il vivait et travaillait à Thiaroye, une ville proche de Dakar.

L'œuvre du sculpteur sénégalais Ndary Lô est profondément engagée. Après ses études à l'École des Beaux-Arts de Dakar, l'artiste entame très tôt une réflexion sur l'histoire de l'esclavage, de la ségrégation, sur le poids de cet héritage et sur le devenir des sociétés africaines. Son œuvre est la synthèse de tous ces combats.

C'est en effet d'émotions humaines et de l'histoire des peuples dont nous parlent ces figures longilignes et émaciées qui caractérisent son travail. Le corps humain s'y trouve réduit à son expression la plus simple : des bras, des jambes, un tronc surmonté d'une tête. La sculpture devient un dessin dans l'espace. L'homme y est représenté sous toutes ses facettes : priant, espérant, s'élançant vers le ciel, implorant, marchant en même temps qu'il semble se libérer de la pesanteur. À la fois fragiles et imposantes, les sculptures de Ndary Lô traduisent, avec une grande économie de moyens, les conflits intérieurs et la volonté de puissance de l'homme pris dans les tourments de l'histoire.

À l'image des artisans qui ont forgé les enseignes conservées au musée Le Secq des Tournelles, c'est en tordant, soudant et frappant le fer sa vie durant, que Ndary Lô a donné forme à ces grands personnages de métal. L'artiste avait fait du fer son matériau de prédilection, le considérant comme l'outil des rapports de domination à travers l'histoire et donc comme porteur d'une mémoire universelle.

Surtout connu pour ses sculptures, il a réalisé d'importantes installations. Chevalier des Arts et Lettres de la République française, il a obtenu plusieurs prix et distinctions, dont le grand prix Léopold Sédar Senghor de la Biennale de Dakar en 2002 et en 2008, ainsi que la Médaille d'or de la ville de Saint-Étienne.

Ses œuvres sont surtout présentes dans des collections privées mais on peut en voir à la Fondation Blachère à Apt ainsi qu'au Musée Léopold Sédar Senghor à Dakar. Un groupe de trois statues est installé dans le Jardin des Utopies à Saint Etienne et une statue monumentale sur la place Gabriel Peri à Apt.

Avec le soutien de la Fondation Blachère, Apt



Musée des Beaux-Arts

Jonathan Loppin

Né à Château-Thierry en 1977, Jonathan Loppin vit et travaille à Rouen. Il reçoit les félicitations du jury de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2003 après un diplôme à l'École Supérieure d'Art et de Design de Reims complété par l'Emily Carr College of Art and Design de Vancouver. Il est à l'origine, avec Julie Faitot, du centre d'art contemporain de Normandie, le SHED dont il est directeur artistique et poursuit en parallèle une production personnelle.

Produire l'informe, 2019

Filtration et Débordement, 2019

Huile et acier sur papier tendu sur châssis, aluminium

Courtesy de l'artiste

En 2019, Jonathan Loppin a été accueilli à la fonderie Renault Cléon, en banlieue rouennaise, pour une résidence. Au fil des mois, l'artiste s'est immergé dans l'environnement de travail industriel, a observé les pratiques et techniques mises en œuvre, a partagé le quotidien des employés afin d'en nourrir une posture artistique renouvelée.

Tendu sur un châssis, un grand panneau originellement destiné à filtrer l'huile de coupe des machines, est devenu un monochrome. Il affirme ici, face aux œuvres prestigieuses de la peinture classique, sa matérialité, tout autant que la démarche dont il est issu. À l'usine, l'artiste-résident quotidiennement occupé à examiner le circuit des êtres et des choses, a extrait le filtre du dépotoir où il avait été remis. Il y a vu un enchantement possible : une huile sur toile !

Si l'artiste s'est intéressé au rebut, il a également été attentif aussi aux petits incidents qui peuvent parfois émailler des processus industriels extrêmement maîtrisés. Ce relief de métal est le résultat d'un accident : une cuve d'aluminium liquide ayant débordé, une flaque s'est formée sur le sol avant de se figer. L'artiste lui donne le statut d'œuvre, mettant ainsi en exergue la poésie de la matérialité – pouvant aller jusqu'à l'indomptabilité – fondamentale des choses.



Kokou Ferdinand Makouvia, Azé zé, 2019 - Terre cuite, vernis à ongle Dior, robinet en laiton massif chromé, ficelle de jute - Photographie de Grégory Copitet

Musée de la Céramique

Kokou Ferdinand Makouvia

Kokou Ferdinand Makouvia est un jeune sculpteur passé par les Beaux-arts d'Abidjan, de Valenciennes et de Paris, dont il est sorti diplômé en 2019. Il est actuellement en résidence à *de Ateliers* à Amsterdam où il vit principalement. Sculpteur, il est aussi dessinateur, performeur et poète, et surtout, un inconditionnel expérimentateur. Originaire de Lomé (Togo) et rétrospectivement empreint, depuis son arrivée en France (2014), de la culture traditionnelle Mina qui l'a vu grandir, Kokou Ferdinand Makouvia s'enquiert inlassablement de tout le subtil qui compose l'existant. Dès lors, il se conditionne à une collaboration étroite avec la matière dans tous ses états : il fait de son énergie une âme sœur dans le dialogue, il se confronte à sa substance incarnée comme une réalité persistante avec laquelle il est vital d'apprendre à composer, il l'utilise enfin comme un médium pour communiquer avec l'invisible. La céramique n'échappe pas à la règle et condense quelques-unes de ses récentes expériences. À travers les œuvres exposées au musée de la Céramique de Rouen, on la voit danser sous ses doigts comme un liquide hypnotisé, s'élever avec grâce sans craindre la cassure, enfin se ployer sous ses moindres désirs.

« Empreinter le sensible.
Le désorganiser.
Emporter son souvenir.
L'emprunter à d'autre.
L'éparpiller.
Déjouer la présentation.
Dérouter la mimésis.
Défaire les liens de toute ressemblance. »
Zoé Monti, *Moulage, moulé, moulant*, 2021 (extrait)

Kokou Ferdinand Makouvia n'est pas à proprement parler un céramiste... Son sujet est la matière, fondamentalement, qu'elle soit terre comme ici, ou bien textile, bois, caoutchouc...

Saisir la démarche de Kokou Ferdinand Makouvia telle qu'elle est par ailleurs merveilleusement révélée par la poésie de Zoé Monti : échapper aux diktats de processus par trop normés et de distinction par trop stériles (entre préparatoire et finalité, entre objet et sujet, entre noble et rebut, entre moule et moulage...).

Ici, c'est le creux imprimé de l'arbre à palabres que l'artiste nous impose et non sa reproduction. Son moule, gardé stérile, c'est aussi son empreinte. Elle dit l'absence et la séparation dont elle est issue.



Musée des Beaux-Arts

Studio Marlot & Chopard

Le Studio Marlot & Chopard est un duo de photographes et vidéastes français qui travaille ensemble depuis 1996 autour des questions du paysage naturel ou urbain, du patrimoine architectural, mais aussi des rêves et de la nuit.

Leur travail consiste principalement dans la création de territoires fantasmés, jouant par la composition des séries tant sur la reconstruction de lieux imaginaires que sur la juxtaposition de strates temporelles dont l'unité est avant tout esthétique. Parcourant toujours de nouveaux territoires sans a priori ni revenir sur leurs pas, ils recherchent essentiellement l'émotion que produit la rencontre inattendue avec l'étrangeté d'un lieu et sa résonance avec leurs propres références, ce qui fait sa beauté. Leurs images se nourrissent en effet de références multiples aux autres arts, qu'il s'agisse de peinture, de sculpture, de cinéma ou de musique pour les vidéos, mais aussi de références personnelles plus anecdotiques qui dessinent ensemble au fil des œuvres tant un parcours de vie qu'une façon d'être et de penser qui évolue au fil des rencontres et des hasards de l'existence. Fixer l'image, c'est aussi une manière de restituer l'intensité de la rencontre, de saisir un moment de grâce et de le rendre à travers l'objet photographique.

Chimères (Port Royal), 2011

Courtesy des artistes

Le duo de photographes et vidéastes Rémy Marlot & Ariane Chopard a fait de l'architecture, du paysage et de la représentation du vivant des sources d'imaginaire inépuisables.

La série *Chimères* est entièrement composée à partir de prises de vue argentiques et numériques puisées dans les archives du studio Marlot & Chopard, parmi un corpus de milliers de photographies prises ces dernières années autour de ces thématiques récurrentes. Les *Chimères* sont des visions fantasmagoriques constituées d'une multitude d'images superposées. Elles mêlent en de nombreuses strates des éléments d'architecture ancienne et des sculptures de pierre, des animaux naturalisés imitant le vivant et des animaux vivants exposés dans des zoos, des squelettes provenant de muséums et des corps humains figurés par la peinture. Ces images, par leur caractère hybride, sont elles-mêmes autant de chimères photographiques.

La série *Chimères* joue aussi sur la superposition et la juxtaposition de strates temporelles en intégrant dans une même image des photographies prises à divers moments. Rémy Marlot et Ariane Chopard mêlent le mort au vivant. Tout se passe comme si toutes les époques qui constituent l'histoire d'un lieu se retrouvaient soudainement présentes au même moment dans une seule image.



Musée des Beaux-Arts

Keita Mori

Né en 1981 à Hokkaido au Japon, Keita Mori vit et travaille à Paris. Après des études à la Tama University of Art (Tokyo), il complète sa formation à l'Université de Paris VIII en Master et à l'École Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris sous le parrainage du Gouvernement du Japon - Agence pour les affaires culturelles. Keita Mori réalise ses dessins avec une technique particulière qu'il développe depuis 2011 : des fils tendus sur le papier avec un pistolet à colle. Il crée ainsi des espaces, par l'accumulation et l'enchevêtrement des fils : objets, systèmes dans lesquels les fissures - ou « bug » tel qu'il les appelle - révèlent des espaces éclatés, en mouvement, comme provisoires.

Une exposition personnelle au Drawing Lab Paris en 2017 lui est consacrée pour l'ouverture de ce centre. Il a participé à de nombreuses expositions, Musée d'art contemporain de Tokyo; National Art Center, Tokyo; Kunstmuseum Wolfsburg, Wolfsburg; Aomori Contemporary Art Centre, Aomori, Japon. Il est représenté par la Galerie Catherine Putman, ses œuvres font partie de plusieurs collections privées et publiques dont « 1 immeuble, 1 œuvre » sous l'égide du ministère de la Culture et le Fonds de dotation Emerige, Massy; FRAC PACA, Marseille; FRAC Nouvelle-Aquitaine MÉCA, Bordeaux.

Bug report (corpus), 2018

Fil de coton, colle sur cimaise

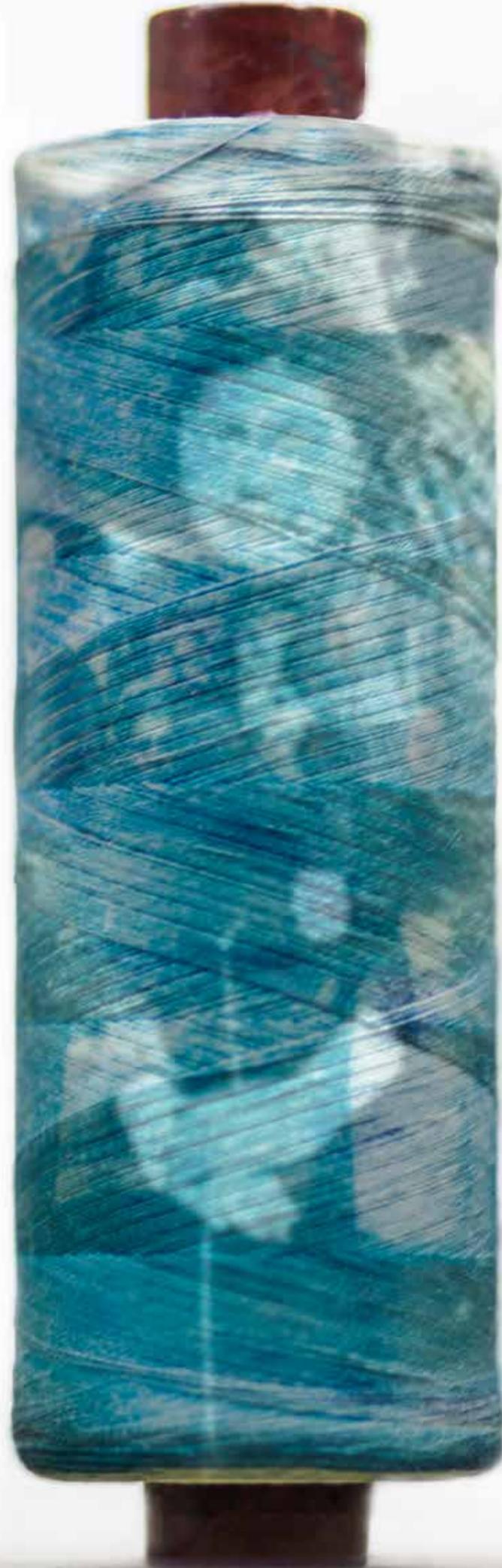
Courtesy Galerie Catherine Putman, Paris

Depuis 2011, Keita Mori a mis au point une technique de dessin avec des fils tendus et collés directement à la surface du papier ou, comme ici, sur la cimaise d'un lieu de monstration. Son œuvre est au croisement du dessin, de la sculpture et de l'architecture.

Pour parvenir à ce résultat, l'artiste travaille *in situ* et sans aucun dessin préparatoire. Il imagine ses dessins en temps réel, accumulant des formes géométriques précaires. À chaque ligne ajoutée, c'est un nouveau « bug », une nouvelle fissure qui est introduite dans ce réseau complexe de fils.

Le dessin retrouve ainsi sa fonction d'espace d'expérimentation, ouvert à toutes les potentialités. Toile d'araignée, réseau internet, raisonnement de l'Intelligence artificielle, les entrelacs de lignes créés par les fils de Keita Mori sont la métaphore d'une société et des flux qui la structurent. À l'heure de l'explosion des réseaux mondiaux, de l'ère numérique et de l'expansion urbanistique, les toiles que Keita Mori tisse interrogent en profondeur le système économique et social.

Avec le soutien de Pola Art Foundation



Musée Industriel de la Corderie Vallois

Pusha Petrov

Pusha Petrov est née en 1984 à Timisoara (Roumanie). Elle vit et travaille entre Paris et sa ville natale. Après une licence d'arts plastiques – peinture à l'Université de Timisoara, elle poursuit avec un DNSEP Art 2009 et Communication 2011 à Metz, ce dernier obtenu avec les félicitations du jury.

L'artiste utilise l'image photographique en observant l'intimité des personnes et mettant en exergue les détails de leur existence quotidienne et leurs attitudes spécifiques qui aboutissent à préserver la singularité de chacun. En prenant des photos d'objets ou d'espaces habités, elle montre symboliquement le contexte ordinaire des gens, offrant une lecture sociologique et esthétique des modes de vie. Récemment son travail a été présenté dans le cadre de Curated by, G. Charim, Vienne, G. Le Granit, Belfort et La Kunsthalle, Mulhouse (2019).

Elle manifeste de plus en plus un penchant vers l'objet et l'observation des gestes intimes avec des interventions dans l'espace public, comme dans la Biennale Art Encounters (Roumanie 2017) ou Biennale Photo de Daegu 2018 (Corée du Sud) avec un projet qui envisage l'identité collective des espaces urbains habités en Roumanie.

Bobines d'Ariane, 2019-2021

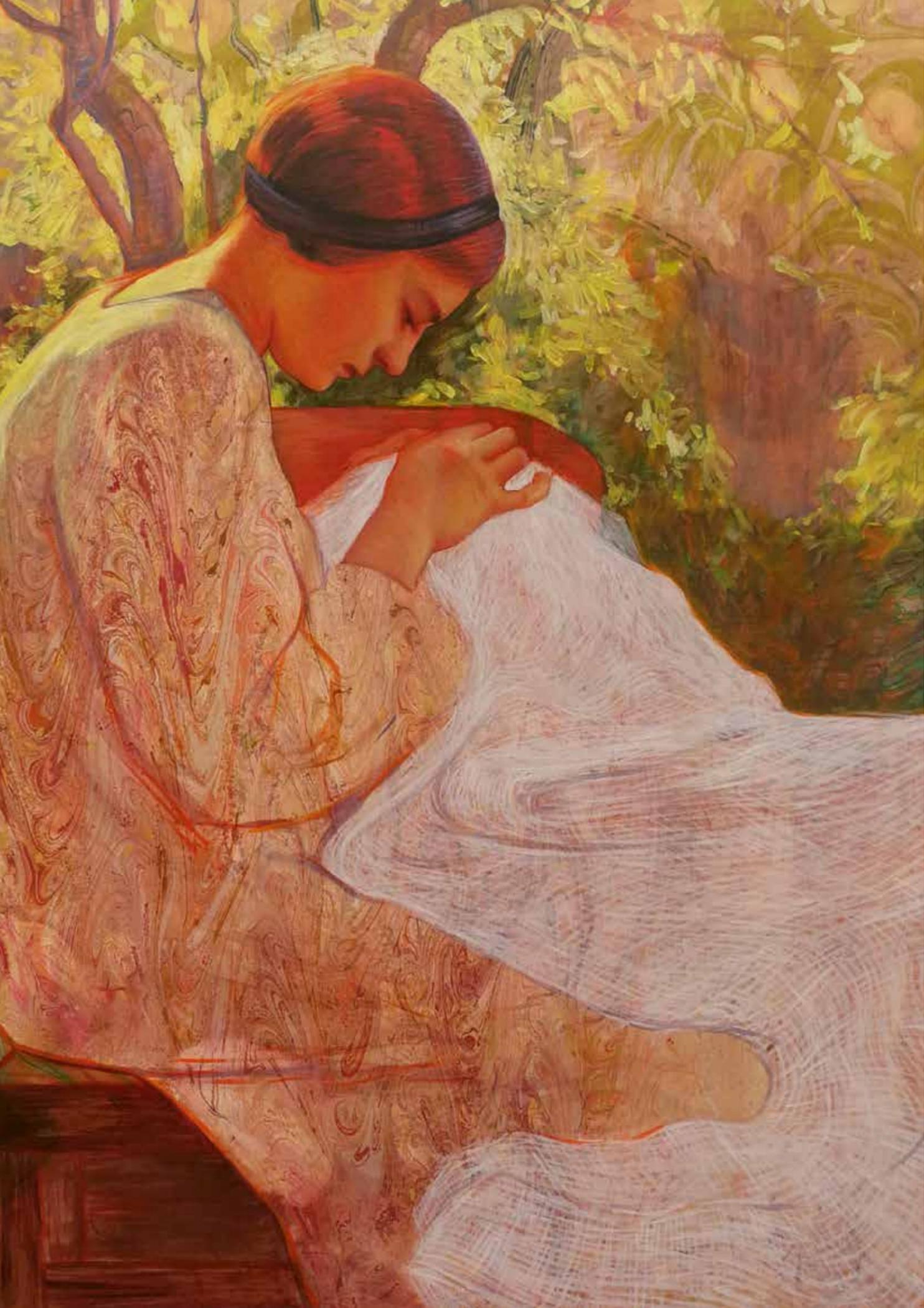
Courtesy de l'artiste

Bobines d'Ariane est une œuvre *in situ*. Indissociable de la Corderie où elle se déploie, l'œuvre qui intègre des éléments du musée (la machine et le portrait photographique des ouvrières) procède fondamentalement de l'esprit du lieu et de la capacité de l'artiste à en faire son miel.

Sur chacune des bobines, on reconnaît le visage des personnages de la photographie ancienne située à l'arrière de l'installation, accrochée au mur. Grâce à un procédé photographique (le cyanotype), qui lui a permis de reproduire une image sur une nappe de fils de coton, Pusha Petrov orchestre ces apparitions oniriques. Leur offrant à toutes un portrait individuel, elle rend par ailleurs hommage à chacune de ces femmes.

Le moulin de La Corderie-Vallois est aujourd'hui parmi les plus anciens musées industriels français. Quotidiennement, des femmes et des hommes se consacrent à garantir le fonctionnement des machines qui produisent encore cordes et cordelettes. Si Pusha Petrov s'est nourrie de l'histoire du lieu, elle a su saisir cette flamme si vivace parmi ceux qui font vivre ce patrimoine, et qui l'ont accompagnée tout au long du long processus d'élaboration des pièces qui forment aujourd'hui cette exposition.

Dans les semaines qui ont précédé l'ouverture de *La Ronde*, Pusha Petrov a demandé à sa mère qui vit en Roumanie de participer à son exposition en tricotant une grande étoffe sur laquelle sa fille allait imprimer les mains des ouvrières de la Corderie-Vallois.



Fabrique des Savoirs

Charlotte Salvanès

Née en 1984, elle est diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2009. Elle développe à la suite de ses études un travail de peinture figurative. Qui puise ses formes autant dans les œuvres religieuses et les portraits de la Renaissance que des primitifs flamands. (Van Eyck, Van der Goes, Memling...). Ainsi que dans l'iconographie classique, la photographie contemporaine et la peinture d'illustration de la première moitié du XX^e. Elle met en scène dans ses premières séries, *Grand Tribunal* et *Éductions*, des attitudes et des états psychologiques. Charlotte raconte les différentes relations entretenues entre un sujet et le groupe auquel il appartient. Ou au sein duquel il évolue. (Famille, couple, parenté, enfance, groupe social...). Elle compose ainsi des scènes allégoriques et minutieuses. Portées par des corps en mouvement, dans des actions symboliques. Ses personnages appartiennent principalement à son cercle intime, familial ou amical.

Penelope lying, 2019-2021

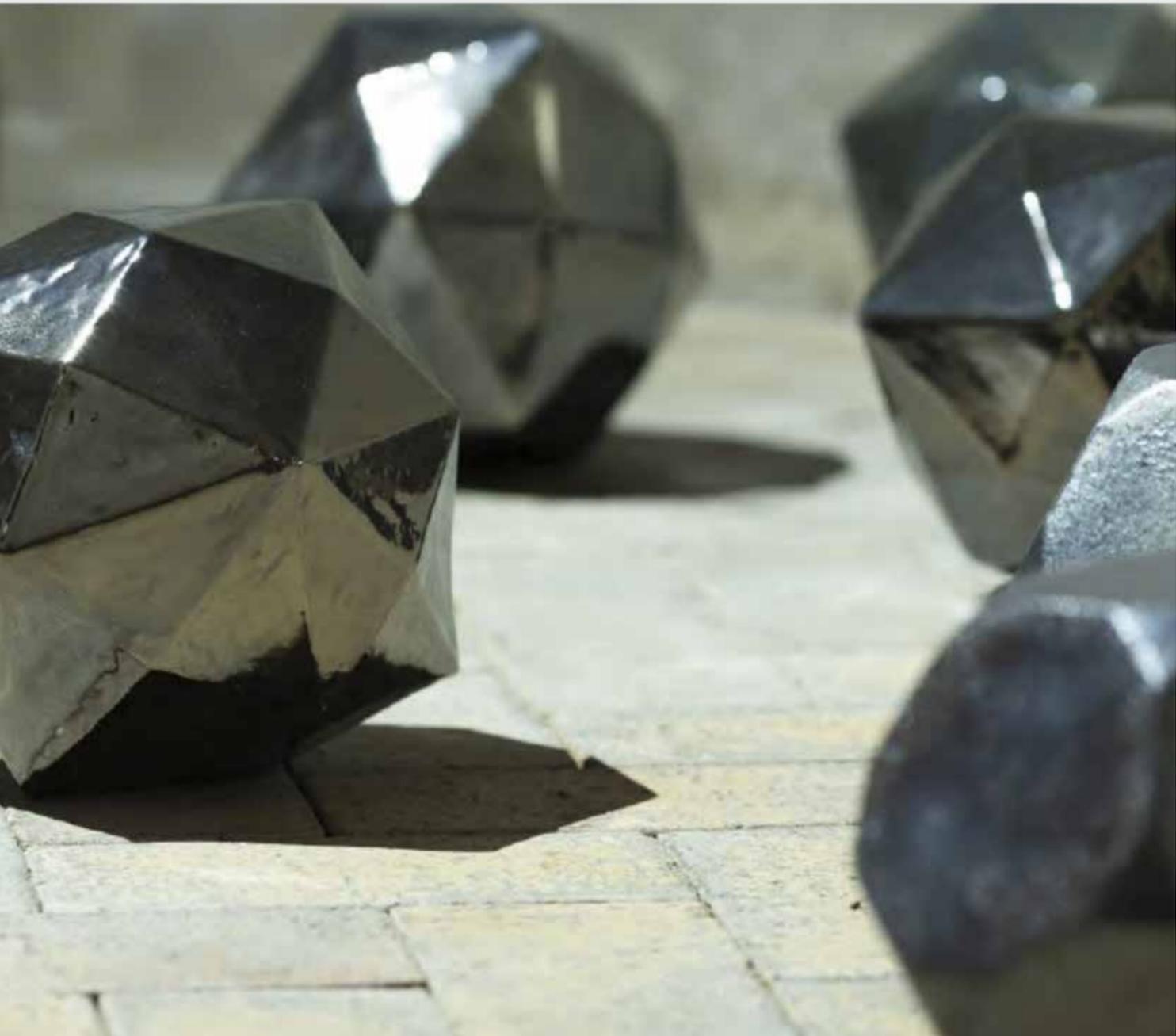
Marbrure à la cuve et peinture à l'huile sur toile

Courtesy de l'artiste

Charlotte Salvanès présente avec *Penelope Lying (Le mensonge de Pénélope)* des figures de femmes à l'aiguille, choisies dans l'histoire de l'art et qui servent de modèles à ces tableaux.

L'artiste a par ailleurs eu recours à la technique de la marbrure à la cuve. Ce procédé en principe sériel qui consiste à tremper la toile peinte dans une cuve d'eau pour produire des motifs marbrés, est utilisé ici pour créer des exemplaires uniques.

« Cette série, écrit l'artiste, par le nombre de ses panneaux de formats identiques, se veut également une allégorie des tâches domestiques répétitives qui ne s'achèvent jamais, le travail quotidien et invisible non récompensé ni rémunéré, titanesque à l'échelle d'une vie. Tel le tissage de Pénélope qui recrée ce qu'il détruit et détruit ce qu'il a recréé. Il s'agit donc plus profondément pour moi d'une représentation conceptuelle de ma démarche picturale. En défaisant la nuit ce qu'elle a fait le jour Pénélope raconte son travail comme « praxis », une pratique sans aboutissement mais dont le temps passé à l'ouvrage donne lui seul son sens. Une pratique non productive, condition absolue de la réalisation de soi. Le tissage de Pénélope naît pourtant d'un mensonge. En simulant une réalisation qui tend vers l'aboutissement elle parvient à sauvegarder sa liberté de faire... »



Musée des Antiquités

Keen Souhlal

D'origine française et Kabyle, Keen Souhlal a un parcours atypique. Après des études à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts à Paris (ENSBA), elle s'expatrie en Islande, au Groenland puis au Québec et complète sa formation par un CAP en marqueterie à l'École Boulle. Elle utilise le bois, la céramique, la photographie, le dessin, ou encore la sculpture. Cet éclectisme de médiums lui permet d'envisager la nature selon une grande diversité de points de vue et de procédures. L'objet de réflexion de l'artiste est l'élément brut, extrait de son environnement naturel. Influencée par une large palette de mouvements, du Land Art à l'Arte Povera, l'artiste croise les matériaux, les formes et les techniques pour des rendus à la fois bruts, sensibles et délicats qui révèlent les tensions entre force et fragilité.

Tellurique, 2020

[*Ostium*, 2015 et *Minéralogies*, 2018]

Bois de chêne carbonisé, acier, béton et céramique émaillée, graviers de basalte

Courtesy de l'artiste

Minéralogie et *Ostium*, les deux propositions réunies au cœur du cloître Sainte-Marie par Keen Souhlal composent *Tellurique*, un ensemble marqué par une approche sensualiste de la matière.

Ostium, nom latin du passage : une suite de 150 modules en chêne carbonisé forme un arc tendu au-dessus du sol. L'arche achève de faire de cet espace clos, avec la belle élévation du XVII^e siècle, ses sculptures fantomatiques et ses roses trémières qui refleurissent chaque été, un laboratoire où s'opèrent les cycles de création et de destruction.

Minéralogie, ensemble de géodes en céramique dispersées au sol sur une terre de roche volcanique, évoque une poussée venue de la terre, laquelle aurait sculpté le relief en surface.

Les titres mêmes des pièces, simples et essentiels, soulignent encore la puissance de l'ensemble. Vigueur de la nature, force de la vie inorganique, habileté de l'artiste qui transforme la matière – elle produit du charbon, de la céramique – comme la terre le fait au sein de ses profondeurs.



Vues d'atelier, étapes de réalisation de l'œuvre, *Sic vos non vobis*, 2021 - Photographie Thomas Cartron

Musée des Beaux-Arts

Julie Tocqueville

Julie Tocqueville met depuis plusieurs années l'expérience au cœur de sa pratique artistique à travers principalement des installations, des sculptures et des protocoles de travail. Née et ayant fait ses études à Rouen, l'artiste est très impliquée dans la vie culturelle locale. Elle a déjà bénéficié depuis 2014 de plusieurs expositions personnelles, que ce soit au 180, au Jardin des Plantes ou dans différentes galeries de la ville. Pour la nouvelle édition de La Ronde, elle signe pour la première une intervention au sein du musée des Beaux-Arts et dialogue avec les collections de peintures anciennes.

Dans le cadre de l'accompagnement des jeunes artistes du territoire normands, la proposition de Julie Tocqueville a été portée pour La Ronde par le collectif Nos Années Sauvages. Né sous l'impulsion de Thomas Cartron et Sylvain Wavrant, ce collectif se veut être un outil de rencontre entre des artistes hétéroclites, une plateforme de projets pluridisciplinaires. Il s'est engagé depuis dans une démarche qui vise à décloisonner les disciplines afin de favoriser les échanges à travers des projets, des expositions, des projections, des publications, des actions culturelles et pédagogiques. Chacun des projets soutenus par l'association porte en lui des liens particuliers avec des thématiques animales et environnementales.

Sic vos non vobis, 2021

Technique mixte

Courtesy de l'artiste

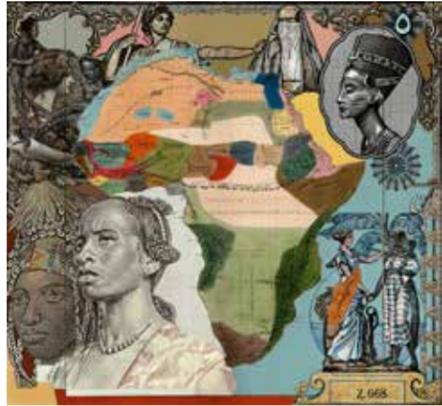
C'est n'est pas sur les cimaises du musée que Julie Tocqueville a vu pour la première fois la toile *Chute du Niagara en hiver* d'Hippolyte Sebron, peintre connu pour ses paysages spectaculaires et ses dioramas... mais sur internet !

Souhaitant apporter une visibilité à cette œuvre inaccessible puisque conservée dans les réserves, l'artiste est partie de la reproduction photographique de la peinture. Découpant dans des plaques de bois les formes des différents plans du tableau qu'elle a ensuite mises en couleur, Julie Tocqueville a reconstitué le paysage en trois dimensions renouant ainsi avec la pratique du diorama si populaire au XIX^e siècle.

Des plantes, du son, des jeux d'air et de lumière donnent vie à ce petit décor de théâtre qui s'anime devant les yeux du spectateur. Mais l'artifice demeure bien visible et c'est bien là le propos de l'artiste. Le visiteur assiste en effet à la construction de l'image qu'il découvre comme feuilletée en différents plans. S'y intercalent végétaux artificiels, sources lumineuses, ventilateur et matériel sonore.

Julie Tocqueville explore ainsi les coulisses de la fabrication de l'image, les dessous de la représentation, interrogeant le paysage en tant que construction mentale et source d'imaginaire.

Visuels Presse



Malala Andrialavidrazana, *Figures 1861, Natural History of Mankind*, 2018
Collection particulière



John Akomfrah and Trevor Mathison
All that is solid, 2015
Vidéo 29 minutes 52 seconds
Loaned courtesy of Lisson Gallery and the artist



Studio Marlot & Chopard,
Chimères, 2019
Photographie noir et blanc
© Studio Marlot & Chopard,
ADAGP, Paris 2021



Studio Marlot & Chopard, *Chimères (Port Royal)*, 2011
Photographie noir et blanc
© Studio Marlot & Chopard,
ADAGP, Paris 2021



Ndary Lô, *Envols*, 2015
Fer
Collection particulière
Photographie de Nicolas Bergerot



Keita Mori, *Bug report (Ritournelle)*, 2018
© Keita Mori, ADAGP, Paris 2021



Keen Souhlal, *Minéralogies*, 2018
Céramique émaillée
Courtesy de l'artiste
Photographie de l'artiste



Keen Souhlal, *Minéralogies*, 2018
Céramique émaillée
Courtesy de l'artiste
Photographie de l'artiste

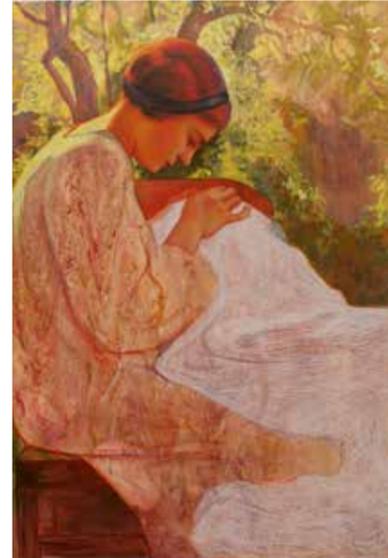
Visuels Presse



Aurélien David, *La femme du chef*,
2019-2020



Mehryl Levisse *Camp*. D'une série
de cinq masques, 2015-2017
Collection Frac Bretagne
Photographie de l'artiste



Charlotte Salvanès,
Penelope lying 6
Huile sur toile
Photographie de l'artiste



Pusha Petrov, *Bobine d'Ariane*,
2019-2021
Cyanotype sur fil de coton, 2020-2021
Photographie de l'artiste



Jonathan Loppin *Produire l'informe,
débordement et filtration*, 2019
Photographie Yoann Gros Lambert



Patrick Carpentier, *La couleur seule*,
2021
Graphisme Isabel Aubry



Kokou Ferdinand Makouvia, *Azé zé*,
2019
Terre cuite, vernis à ongle Dior, robinet
en laiton massif chromé, ficelle de jute
Collection de Ronan Grossiat
Photographie de Grégory Copitet



Œuvre en cours de réalisation,
Sic vos non vobis, 2021
Technique mixte
Photographie de Thomas Cartron

La RMM, Un projet unique et novateur !

Depuis le 1er janvier 2016, le musée des Beaux-Arts a rejoint la Métropole et la Réunion des Musées Métropolitains (RMM) : une seule et même institution qui rassemble sept autres musées du territoire de la Métropole Rouen Normandie : à Rouen, le musée des Antiquités, le musée de la Céramique, le musée Le Secq des Tournelles, le Muséum d'Histoire naturelle et à Elbeuf la Fabrique des savoirs, à Petit Couronne le musée Pierre Corneille et à Notre-Dame-de-Bondeville le musée de la Corderie Vallois.

Autant de lieux pour se ressourcer, pour stimuler l'imagination et la créativité, pour comprendre l'évolution des sociétés et remonter aux sources des grands débats du monde contemporain. Parce que ces trésors de la Métropole Rouen Normandie, collectés et préservés à travers les siècles, ont une valeur universelle, l'accès aux collections permanentes est désormais libre, pour tous, toute l'année.

Ça n'a pas de prix, c'est donc gratuit !

En janvier 2021, la maison natale de Pierre Corneille, près de la place du Vieux-Marché à Rouen, rejoindra la RMM. Elle constituera, avec le Musée Corneille, le Musée et le Pavillon Flaubert, un pôle vital de notre mémoire littéraire. L'intégration, effective au 1er janvier 2021, de cette maison d'écrivain dans la RMM, au même titre que le Musée Flaubert et d'Histoire de la médecine, rue Lecat, et du Pavillon Flaubert, en bord de Seine, à Croisset, enrichit une offre littéraire déjà particulièrement attractive. Elle complète celle du Musée de la maison des champs de Pierre Corneille, situé à Petit-Couronne. La maison natale de Pierre Corneille conforte ainsi sa position de lieu de mémoire au cœur de Rouen et de sa métropole. Mais il s'agit d'une mémoire qui puise dans le passé les faits donnant forme à ce que nous vivons et éprouvons au présent.

Saison Africa2020

Initialement prévue de juin à décembre 2020, la Saison Africa2020 a été reportée en raison de la pandémie Covid-19. Co-construite par des professionnels africains en partenariat avec des institutions françaises et mise en œuvre par l'Institut français, elle se déroulera durant le printemps et l'été 2021 sur tout le territoire français (Hexagone et territoires ultramarins).

N'Goné Fall est la commissaire générale de la Saison Africa2020.

Dédiée à l'intégralité du continent africain, la Saison Africa2020 est un projet hors norme. Conçue autour des grands défis du 21^e siècle cette Saison met l'humain au centre de son propos. Laboratoire de production et de diffusion d'idées, elle présente les points de vue de la société civile du continent africain et de sa diaspora récente dans tous les secteurs d'activité. La Saison Africa2020 est la caisse de résonance de ces agents du changement qui bousculent les codes, expérimentent de nouvelles relations au monde et impactent les sociétés contemporaines.

Le Saison Africa2020 est un projet panafricain et pluridisciplinaire, centré sur l'innovation dans les arts, les sciences, les technologies, l'entrepreneuriat et l'économie. Plateforme de partage de connaissances et de savoirs, elle place l'éducation au cœur de sa programmation, met à l'honneur les femmes dans tous les secteurs d'activité et cible en priorité la jeunesse.

La saison Africa2020 est le révélateur d'une dynamique continentale.

Informations pratiques

MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Entrée : esplanade Marcel Duchamp
à Rouen
Accès handicapés :
26 bis, rue Jean Lecanuet
Ouvert du mercredi au lundi

MUSÉE DES ANTIQUITÉS

Entrée : 198, rue Beauvoisine à Rouen
Accès handicapés : rue Louis Ricard
Ouverts du mardi au samedi
de 13h30 à 17h30 et de 14h à 18h
le dimanche.
Téléphone : 02 76 30 39 50

MUSÉE INDUSTRIEL DE LA CORDERIE VALLOIS

Entrée : 185, route de Dieppe
Ouvert tous les jours de 13h30 à 18h
Activation des machines et visites
guidées à 14h, 15h, 16h et 17h
Téléphone : 02 35 74 35 35

CONTACTS PRESSE

Presse locale

BÉNÉDICTE SANCTOT

Responsable du service communication et développement
Benedicte.sanctot@metropole-rouen-normandie.fr

ALEXIS LE PESTEUR

Chargé de communication

Alexis.le-pesteur@metropole-rouen-normandie.fr

Presse nationale et internationale

ANNE SAMSON COMMUNICATIONS

Camille Julien

rmm@annesamson.com

musees-rouen-normandie.fr et sur les réseaux sociaux

 @RMM_Rouen   @RMM_Rouen

 @réunion-des-musées-métropolitains

MUSÉE DE LA CÉRAMIQUE

Entrée : 1, rue Faucon à Rouen
Ouvert du mercredi au lundi de 14h à 18h
Téléphone : 02 76 30 39 26

MUSÉE LE SECQ DES TOURNELLES

Entrée : rue Jacques Villon à Rouen
Accès handicapés : rue Deshays
Ouvert du mercredi au lundi de 14h à 18h
Téléphone : 02 35 88 42 92

LA FABRIQUE DES SAVOIRS

Entrée : 7, rue Gambetta
Musée ouvert du mardi au dimanche
de 14h à 18h
Téléphone : 02 32 96 30 40

JARDIN DES PLANTES

114B Avenue des Martyrs de la Résistance
Ouvert tous les jours de 8h00 à 20:15